
ANNE JACOBS

LA VILLA
AUX ÉTOFFES

ROMAN

ANNE JACOBS

LA VILLA AUX ÉTOFFES

Augsbourg, automne 1913.

Marie quitte l'orphelinat pour entrer comme femme de cuisine dans la somptueuse villa des Melzer, une famille de riches industriels du textile. Tandis qu'elle tente de trouver sa place parmi les domestiques, à l'étage des maîtres, c'est l'ouverture de la saison des bals qui occupe tous les esprits. Car cette année, Katharina, la fille des Melzer, doit faire son entrée dans le monde. Seul Paul, l'héritier, semble étranger à cette agitation, déterminé à prendre ses distances avec sa famille... jusqu'à sa rencontre avec Marie. Tout en l'aidant à percer le mystère de sa naissance, cette rencontre pourrait changer le destin de la jeune femme.

Entre bals dispendieux et toilettes raffinées, amours impossibles et secrets de famille, une saga historique poignante, digne de *Downton Abbey*.

« UN ROMAN HISTORIQUE
QUI SAISIT MAGNIFIQUEMENT
L'ESPRIT DE CE DÉBUT DE XX^e SIÈCLE. »

Fränkische Nachrichten

Traduit de l'allemand par Anne-Judith Descombey

ISBN : 978-2-36812-509-0



9 782368 125090

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : le-petitatelier.com

Images : © Ron Koeberer / Abigail Miles

/ Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Anne Jacobs

LA VILLA
AUX ÉTOFFES

Roman

Traduit de l'allemand
par Anne-Judith Descombey

I

AUGSBOURG, AUTOMNE 1913

CHAPITRE PREMIER

PASSÉ LA PORTE DE JAKOB¹, elle avait marché de plus en plus lentement. Ce quartier de l'est était un monde nouveau pour elle. Au contraire de la ville basse aux ruelles étroites et paisibles, tout ici était bruyant et violent. Telles des forteresses médiévales, les bâtiments de l'usine se dressaient dans les prés entre des ruisseaux, cernés d'un mur destiné à tenir les intrus à distance et à s'assurer que nul ouvrier n'échappe à la surveillance. À l'intérieur, le vacarme et les vibrations étaient incessants, les cheminées crachaient des nuages de fumée noire dans le ciel et dans les ateliers, les machines pétaradaient jour et nuit. Marie savait d'expérience que ceux qui travaillaient là se muaient en galets gris, rendus sourds par le grondement des machines, aveugles par la poussière en suspension dans l'air et muets par l'hébétude.

C'est ta dernière chance !

Éblouie par le soleil, Marie s'arrêta pour contempler l'usine textile Melzer. On aurait pu croire qu'un feu

1. La porte de Jakob (*Jakobertor*) est l'une des cinq anciennes portes d'Augsbourg, celle qui marquait autrefois la limite orientale de la ville (*NdT*).

flambait derrière certaines fenêtres étincelantes dans la lumière du matin. Les murs étaient pourtant gris et, dans leur ombre, les ateliers paraissaient presque noirs. Mais, à l'autre extrémité du terrain, la villa de briques rouges avait l'éclat féérique d'un château de la Belle au bois dormant au milieu d'un parc aux chaudes couleurs de l'automne.

C'est ta dernière chance ! Pourquoi M^{me} Pappert le lui avait-elle répété trois fois la veille au soir ? À l'entendre, on aurait cru que Marie n'aurait plus le choix qu'entre la prison et la mort si elle était de nouveau renvoyée. Elle examina plus attentivement la belle villa, mais cette vision devint floue et se fondit dans le paysage du parc : rien d'étonnant, puisque la jeune fille était encore affaiblie par son hémorragie, trois semaines auparavant, et puisque le matin elle s'était sentie trop nerveuse pour manger.

Très bien, se dit-elle. Au moins, c'est une belle maison et je n'aurai pas de travaux de couture. Et, si on m'envoie travailler à l'usine, je me sauverai, voilà tout. Je ne m'éreinterai jamais plus douze heures par jour sur une machine à coudre noire et huileuse dont le fil casse sans arrêt.

Elle rajusta son balluchon sur son épaule et se dirigea lentement vers l'entrée du parc. Le portail désuet aux entrelacs de vrilles de fer forgé était ouvert comme pour l'inviter à s'approcher. L'allée sinuant à travers le parc débouchait sur une place pavée ornée d'une plate-bande circulaire. Il n'y avait pas un chat, mais vue de près, la villa était encore plus intimidante, en particulier son porche à hautes colonnes qui s'élevait sur deux étages. Ces dernières soutenaient un balcon à balustrade de pierre du haut duquel le directeur de l'usine devait adresser pour le Nouvel An son discours à ses employés, remplis de respects devant ce monsieur flanqué de son épouse enveloppée dans un manteau de fourrure. Peut-être leur offrait-on de l'eau-de-vie ou de la bière les jours de fête. Sûrement pas du mousseux : le vin était généralement réservé au directeur et à sa famille.

En réalité, elle n'avait aucune envie de travailler là. Quand elle leva les yeux vers les nuages filant dans le ciel,

il lui sembla que la haute construction de briques allait s'abattre sur elle pour la broyer. Mais c'était sa dernière chance. Elle n'avait pas le choix. Elle examina de nouveau la façade. Le porche était flanqué de deux portes, une entrée de service pour les domestiques, une autre pour les livreurs.

Alors qu'elle se demandait laquelle elle devait utiliser, elle entendit derrière elle les détonations d'un moteur d'automobile. Une limousine noire la frôla en pétaradant. Quand elle s'écarta, effrayée, elle vit un bref instant le visage du chauffeur. Il était jeune et coiffé d'une casquette bleue ornée d'un écusson doré.

Tiens, tiens, se dit-elle, il est venu chercher le directeur pour l'emmener au bureau. L'usine est à deux pas d'ici, à dix minutes à pied tout au plus, mais un monsieur si riche ne marche pas afin de ne salir ni ses chaussures de luxe ni son beau manteau.

Avec une curiosité teintée d'envie, elle contempla le portail de la villa, qui s'ouvrit à cet instant. Elle vit surgir une bonne en robe noire et tablier clair, les cheveux relevés sous une coiffe blanche. Elle précédait deux dames en manteau long à col de fourrure, l'une en rouge sombre, l'autre en vert clair. Leurs chapeaux étaient des visions de rêve, tout en fleurs et en voiles, et quand elles montèrent dans la limousine, Marie entrevit leurs délicates bottines de cuir brun. Un monsieur les suivait – non, il était bien trop jeune pour être le directeur de l'usine. Peut-être le mari de l'une de ces dames ou le fils du patron ? Il portait un paletot de voyage marron et un sac, qu'il déposa vivement sur le toit de la voiture avant de monter dedans. Le chauffeur avait vraiment eu l'air bête quand il s'était précipité pour ouvrir les portières à ces dames et leur offrir sa main, comme si elles étaient incapables de s'asseoir seules sur les sièges capitonnés... Ces belles dames devaient être en sucre. Il aurait suffi d'une bonne averse pour les faire fondre. Par malchance, il ne pleuvait pas ce jour-là.

Quand tout ce beau monde fut entassé dans la limousine, le chauffeur démarra et fit le tour de la plate-bande

semée d'asters rouges, de dahlias et de bruyère. Après ce virage majestueux, l'automobile repartit en pétaradant vers le portail du parc. Elle passa si près de Marie que le marchepied frôla sa jupe. Des yeux d'homme gris l'effleurèrent avec une vive curiosité. Le jeune monsieur avait ôté son chapeau, et ses cheveux bouclés négligemment coupés ainsi que sa moustache blonde lui donnaient l'allure insouciant d'un étudiant. Il sourit à Marie, puis se pencha en avant et dit à la dame en rouge quelque chose qui fit rire les trois passagers. Se moquaient-ils de la jeune fille mal vêtue chargée d'un balluchon ? Marie ressentit un pincement douloureux et dut réprimer l'impulsion de faire demi-tour pour regagner l'orphelinat. Elle n'avait pas le choix.

La fumée de la voiture qui puait l'essence et le caoutchouc brûlant la fit tousser. Elle contourna la plate-bande pour se diriger vers la porte de gauche, dont elle fit retentir le heurtoir de fer noir. Pas de réponse : ils devaient tous être au travail car il était déjà 10 heures. Ayant frappé deux fois en vain, elle allait tourner la poignée quand elle entendit enfin des pas dans l'entrée.

— Jésus, Marie, c'est la nouvelle... Pourquoi personne n'est-il venu lui ouvrir ? La gamine n'ose pas entrer seule...

La voix était jeune et claire. Marie reconnut la bonne qui avait ouvert la porte aux dames. Elle était rose, blonde, saine et vigoureuse, et un sourire bienveillant s'épanouissait sur son visage rond. Elle devait venir d'un village des environs, car elle n'avait rien d'une fille de la ville.

— Entre donc, n'aie pas peur, dit-elle. Tu es bien Marie ? Moi, je m'appelle Augusta. Je suis la deuxième bonne depuis plus d'un an.

Elle en paraissait très fière. Quelle maison ! Ils employaient deux bonnes ! Dans ses postes précédents, Marie avait dû faire tout le travail, y compris la cuisine et la lessive.

— Bien le bonjour, Augusta, et merci, répondit-elle.

Marie descendit les trois marches menant à un étroit vestibule. Comme c'était curieux... alors que la villa avait

une foule de fenêtres, petites et grandes, ici, à l'étage des domestiques, il faisait si sombre qu'on voyait à peine où on mettait les pieds. Mais elle devait être encore éblouie par le soleil.

— Voici la cuisine. La cuisinière t'offrira sûrement une tasse de café et un petit pain. Tu as l'air affamée...

À côté d'Augusta, si éclatante de santé, Marie devait ressembler à un spectre. Elle avait toujours été mince, mais depuis sa maladie, ses joues s'étaient creusées et les os de ses épaules saillaient. Ses yeux paraissaient en revanche deux fois plus grands, et ses épais cheveux châtain foncé, rebelles au peigne, évoquaient les crins d'un balai ; c'était du moins ce qu'avait encore affirmé M^{me} Pappert la veille au soir. Cette demoiselle dirigeait l'orphelinat des Sept-Martyres, et à la voir, on aurait juré que, ces martyres, elle les avait tous endurés. Cela ne l'avait pas rendue meilleure ; elle était méchante comme une sorcière et irait probablement griller en enfer. Marie la détestait.

La cuisine de la villa était un refuge, un havre chaud et lumineux rempli d'odeurs merveilleuses. Elle évoquait le jambon fondant, le pain et les gâteaux frais, les pâtés, les savoureux bouillons de poule et de bœuf. Elle embaumait le thym, le romarin, la sauge, l'aneth, la coriandre, les clous de girofle et la muscade. Plantée devant la porte, Marie contemplait la longue table sur laquelle la cuisinière préparait toutes sortes de plats. Elle sentit seulement alors combien elle avait eu froid, et frissonna. Qu'il aurait été bon de s'asseoir près du poêle, une tasse de café au lait à la main, pour s'imprégner de la chaleur et de l'odeur de cette confortable villa tout en buvant lentement le breuvage chaud !

Un cri aigu la fit sursauter. Il avait jailli de la gorge de la femme âgée et frêle qui venait d'entrer dans la pièce par une autre porte et reculait d'effroi à la vue de Marie.

— Sainte Vierge ! gémit-elle, les mains crispées sur la poitrine, c'est elle ! Exactement comme dans mon rêve ! Seigneur Jésus, protège-nous du mal...

En s'adossant au mur, elle heurta un fait-tout de cuivre qui se décrocha et atterrit avec fracas sur le carrelage. Marie en resta pétrifiée.

— Êtes-vous devenue folle, Jordan ? lança la cuisinière, furieuse. Vous avez flanqué par terre mon meilleur fait-tout ! Que Dieu vous garde s'il est cabossé ou seulement fêlé...

La femme répondant au nom de Jordan parut à peine entendre les vociférations de la cuisinière. Haletante, elle s'éloigna du mur et plongea les mains dans ses cheveux ornés d'un ruban noir comme son chemisier et sa jupe. Elle portait également une broche, une gemme à monture d'argent sur laquelle était gravée une délicate tête de jeune fille.

— Ce... ce n'est rien, chuchota-t-elle, les mains sur les tempes comme si elle avait mal au crâne.

— Encore un de vos rêves ? grommela la cuisinière en ramassant le fait-tout. Un de ces jours, ils vous rendront célèbre et l'empereur vous engagera pour lui prédire l'avenir !

Elle éclata d'un rire évoquant le bêlement d'une chèvre, un rire moqueur mais sans méchanceté.

— Oh, épargnez-moi vos stupides plaisanteries ! riposta Jordan.

— Mais si vous ne rêvez que de malheurs, poursuivit la cuisinière sans se troubler, l'empereur vous renverra !

Marie était appuyée contre la porte. Son cœur battait violemment et elle eut soudain la nausée. Aucune des deux femmes ne prêtait attention à elle. Jordan annonça que mademoiselle voulait du thé et des biscuits, et sur l'heure.

— Mademoiselle devra patienter : je dois d'abord faire chauffer de l'eau, rétorqua la cuisinière.

— C'est toujours la même histoire : on lambine en cuisine et quand mademoiselle se fâche, c'est moi qui prends.

Un sifflement couvrit leurs voix et les bruits de la cuisine. Si la cuisinière devait encore faire chauffer de l'eau, pourquoi la bouilloire sifflait-elle déjà ?

— On lambine ? répéta la voix de la cuisinière. Moi, je dois préparer le déjeuner, des gâteaux et, pour ce soir, un dîner pour douze personnes, et seule parce que cette petite dinde de Gertie nous a plantées là. Si Augusta ne me donnait pas un coup de main de temps en temps... Dieu du ciel !

— Sainte Vierge, nous voilà bien !

Marie avait tenté de s'asseoir, mais trop tard. Les dalles de la cuisine s'étaient ruées vers elle et tout était devenu noir. Le silence l'enveloppait à présent, ainsi qu'une agréable sensation de légèreté. Elle planait dans une obscurité douce et accueillante. Seul son stupide cœur battait à se rompre. Elle tremblait et claquait des dents, les poings crispés.

— Il ne nous manquait plus que ça : une épileptique ! Mieux valait encore cette coureuse de Gertie...

Marie n'osait pas rouvrir les yeux. Elle avait dû s'évanouir, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son hémorragie. Avait-elle encore craché du sang ? Mon Dieu, tout mais pas ça... Ce jour-là, elle avait été terrifiée par la quantité de sang vermeil ruisselant de sa bouche. Elle en avait tant perdu qu'elle avait dû rester couchée.

— Ne dites pas d'âneries, gronda la cuisinière. Cette fille est affamée, pas étonnant qu'elle tourne de l'œil. Tenez, prenez cette tasse.

Des mains la saisirent sans douceur sous les bras et l'assirent. Elle sentit contre ses lèvres le bord chaud d'une tasse, puis une odeur de café.

— Bois, ma petite. Ça va te remettre sur pied. Allez, une petite gorgée.

Marie cilla. Elle voyait à présent, tout près du sien, le gros visage rouge de la cuisinière, un visage laid et suant, mais bienveillant. À l'arrière-plan se tenait la silhouette efflanquée de la Jordan, sa broche étincelant sur son chemisier. Le dégoût se lisait sur son visage.

— Pourquoi la bichonnez-vous ? demanda-t-elle à la cuisinière. Si elle est malade, M^{lle} Schmalzler la renverra et ce sera très bien. Si elle reste ici, elle nous portera malheur. De grands malheurs frapperont cette maison, je le sais...

— Versez donc le thé : l'eau bout.

— Ce n'est pas dans mes attributions !

Marie se contraignit à boire quelques gorgées de café alors qu'elle aurait préféré rester immobile, les yeux fermés, mais elle devait faire un effort pour cette cuisinière si gentille. Heureusement, elle n'avait pas craché de sang.

— Eh bien voilà, murmura la femme d'un air satisfait. Ça va mieux ?

Ce café fort et amer soulevait le cœur de Marie. Elle laissa retomber sa tête en arrière et s'efforça de sourire.

— Oui, ça va... merci pour le café...

— Reste encore allongée un moment. Quand tu te sentiras mieux, je te donnerai quelque chose à manger.

Marie acquiesça docilement alors que l'idée d'un petit pain beurré ou même d'un bouillon de poule lui soulevait le cœur. Les deux femmes l'avaient allongée sur l'un des bancs en bois où les domestiques prenaient leurs repas. Marie avait honte de cet évanouissement. Les femmes avaient dû s'y mettre à deux pour la soulever et l'étendre. Et les discours de cette Jordan... elle devait avoir une araignée au plafond. Dire que Marie était épileptique et porterait malheur à la maison... C'était plutôt cette villa qui portait malheur, elle venait d'en avoir la preuve dès son arrivée, et cela lui donnait à réfléchir. Dernière chance ou pas, elle ne resterait là à aucun prix. Cette maudite Pappert pourrait radoter tout son soûl...

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? glapit la cuisinière. Il ne faut jamais remplir la théière à ras bord. Bon sang, maintenant, ça déborde et mademoiselle va s'en prendre à moi !

— Si vous aviez fait votre travail, ça ne serait pas arrivé. Je ne suis pas là pour préparer du thé. Je suis une femme de chambre, pas une souillon de cuisine !

— Une souillon de cuisine ? Ne le prenez pas de si haut, ma toute belle !

— Mais que se passe-t-il ? demanda la voix claire d'Augusta. Mademoiselle a déjà sonné trois fois pour avoir

son thé et elle est dans une belle colère. Elle veut que Jordan monte tout de suite...

Marie vit le visage pâle de la femme de chambre blêmir un peu plus. Quant à elle, elle pouvait à présent lever la tête car sa nausée était passée.

— Je l'avais pressenti, murmura sombrement Jordan.

Alors que la femme de chambre quittait la cuisine dans un bruissement de jupes, Marie sentit son regard peser sur elle : Jordan la dévisageait comme si elle avait été un insecte dangereux.

CHAPITRE 2

E LEONORE SCHMALZLER ÉTAIT UNE FEMME IMPOSANTE. Ses quarante-sept années au service de la famille avaient fait grisonner ses tempes, mais ses épaules et son dos étaient aussi droits qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. Elle avait été la femme de chambre de M^{lle} Alicia von Maydorn en Poméranie et, après le mariage de sa maîtresse, elle l'avait suivie à Augsbourg. Ce mariage était à vrai dire une mésalliance : Johann Melzer était un industriel, le fils d'un enseignant de province, un ambitieux qui avait réussi. Les nobles von Maydorn étaient en revanche presque ruinés, deux de leurs fils officiers leur coûtaient sans rien leur rapporter, et le domaine de Poméranie était lourdement hypothéqué. Lorsqu'elle s'était fiancée, Alicia approchait de la trentaine : elle n'était donc plus toute jeune. Et une chute dans un escalier quand elle était enfant lui avait laissé à la cheville une raideur qui avait encore fait baisser sa valeur de fille à marier.

Au début, M^{lle} Schmalzler avait été engagée comme gouvernante à titre temporaire. Alicia Melzer se méfiait des domestiques des villes qui, d'après elle, faisaient passer leurs propres intérêts avant ceux de leur employeur.

À son arrivée à Augsbourg, la maison comptait deux majordomes et une gouvernante, qu'elle avait renvoyés un peu plus tard. M^{lle} Schmalzler, au contraire, avait brillamment fait ses preuves. Elle alliait attachement à sa maîtresse et autorité naturelle sur le personnel. Elle était fermement convaincue que tout employé de la villa devait considérer sa fonction comme un privilège, la récompense de vertus telles que l'honnêteté, le zèle, la discrétion et la loyauté.

Il était presque 11 heures. Madame et M^{lle} Katharina allaient rentrer d'un instant à l'autre. On avait conduit M. Paul à la gare, car il étudiait le droit à l'université de Munich depuis quelques années. Madame s'était ensuite rendue avec sa fille chez le D^r Schleicher pour une consultation. Ce genre de visite durait rarement plus d'une demi-heure. La gouvernante n'en pensait rien de bon, mais madame plaçait de grands espoirs en ce médecin. Katharina Melzer, qui venait d'avoir dix-huit ans, souffrait d'insomnies, des nerfs, et de violents maux de tête.

— Augusta !

La gouvernante avait reconnu le pas de la bonne dans le couloir. Augusta poussa la porte avec circonspection. Elle portait sur un petit plateau en argent une tasse à thé sale, un pot de crème et un sucrier.

— Oui, mademoiselle Schmalzler ?

— Cette fille se sent-elle mieux ? Si oui, envoie-la-moi.

— Avec plaisir, mademoiselle Schmalzler. Elle est revenue à elle. C'est une gentille petite, mais elle est affreusement maigre et n'a pas de...

— J'attends, Augusta.

— Oui, mademoiselle Schmalzler.

Il fallait traiter chaque domestique en fonction de son caractère. Augusta était pleine de bonne volonté, mais peu futée et bavarde comme une pie. Elle avait toutefois été engagée comme bonne sur la recommandation de M^{lle} Schmalzler. Augusta était honnête et dévouée à la famille. Contrairement à d'autres filles, qui cherchaient un emploi à l'usine pour prendre la clef des champs quelques

mois plus tard, elle tenait à la villa et à sa situation, dont elle tirait une grande fierté.

La porte grinça et s'ouvrit lentement sur la nouvelle arrivante. La gouvernante vit apparaître une créature maigre et blême aux yeux immenses. Elle avait tressé ses cheveux bruns en une natte dont une multitude de petites mèches s'échappaient : Marie Horfgartner, dix-huit ans, se tenait devant elle. Orpheline, probablement de naissance illégitime. Elle était restée avec sa mère jusqu'à l'âge de deux ans puis, à la mort de celle-ci, était entrée à l'orphelinat des Sept-Martyres. À treize ans, on lui avait trouvé une place dans une maison de la ville basse dont elle s'était enfuie un mois plus tard. Deux autres tentatives de placement comme bonne avaient également échoué. Elle avait tenu un an dans un emploi de couturière pour un magasin de mode et six mois à l'usine textile Steyermann. Et, voilà trois semaines, elle avait fait une hémorragie...

— Bonjour, Marie, dit-elle avec une cordialité appuyée à la misérable petite silhouette. Comment vas-tu ?

Les yeux bruns l'observaient avec une intensité surprenante, et ce regard scrutateur la mettait mal à l'aise. Soit cette fille était simple d'esprit, soit c'était tout le contraire.

— Je vais bien, merci, mademoiselle Schmalzler.

Elle avait du cran, cette petite. Elle n'était pas du genre à gémir. Un instant plus tôt, elle s'était évanouie sur le carrelage de la cuisine – si l'on en croyait Jordan, du moins –, mais à présent, elle se conduisait comme si de rien n'était. Jordan avait affirmé que Marie était épileptique, mais la femme de chambre avait tendance à divaguer. Eleonore Schmalzler ne se fiait jamais au jugement d'un employé. Elle reconnaissait même – en son for intérieur uniquement – ne pas se fier non plus sans réserve à celui de ses maîtres.

— Très bien, dit-elle à la jeune fille. Nous avons besoin d'une aide en cuisine et tu nous as été recommandée par M^{me} Pappert. As-tu déjà travaillé en cuisine ?

Cette question était à vrai dire superflue, puisque M^{lle} Schmalzler avait examiné le livret de travail et les certificats de la jeune fille, apportés la veille par un coursier.

Le regard de Marie errait sur l'ensemble fauteuils et canapé, les chaises sculptées à haut dossier et l'étagère murale chargée de livres et de dossiers. Il s'attarda un instant sur les somptueuses draperies des rideaux verts. La salle luxueusement meublée dans laquelle se tenait la gouvernante semblait l'impressionner. Mais, quelques secondes plus tard, un frémissement de ses paupières révéla qu'elle avait repéré ses papiers sur le bureau. Pourquoi me pose-t-elle des questions si elle a tout lu sur mon compte ? disait clairement son regard.

— J'ai été employée dans trois maisons où je faisais la cuisine, la lessive, le service à table, et où je surveillais les enfants, répondit-elle. Et, à l'orphelinat, il fallait laver les légumes, puiser l'eau et faire la vaisselle.

Elle n'était certainement pas niaise, au contraire, elle paraissait même un peu trop futée. M^{lle} Schmalzler n'aimait guère les employées trop intelligentes. Elles étaient trop promptes à faire passer leurs intérêts avant ceux de la maison et s'entendaient à vous rouler dans la farine. La gouvernante gardait le souvenir déplaisant d'un homme à tout faire qui, pendant plusieurs années, avait revendu en cachette une partie du vin de la maison, et elle se reprochait encore de s'être si longtemps laissée berner par ce vaurien.

— Dans ce cas, tu te feras vite à ton travail, Marie. En tant que fille de cuisine, tu seras placée sous l'autorité de M^{me} Brunnenmayer, notre cuisinière. Mais tu seras également aux ordres de tous les autres employés, et tu devras leur obéir quand ils te confieront une tâche. Je te le dis car, à ma connaissance, tu n'as encore jamais travaillé dans une maison aussi importante.

Elle s'interrompit pour observer la jeune fille d'un œil critique. L'écoutait-elle seulement ? Ses yeux étaient fixés sur un fusain encadré et exposé au-dessus du bureau. C'était un cadeau de M^{lle} Katharina, qui pour Noël avait offert ses dessins à tous les employés. Celui-là représentait les ateliers de l'usine, avec au premier plan les triangles aigus des toits en redents vitrés de la façade nord.

— Ce dessin te plaît-il ? s'enquit la gouvernante sur un ton incisif.

— Beaucoup. Tout y est, en quelques traits seulement, mais on reconnaît immédiatement. J'aimerais être capable d'en faire autant.

M^{lle} Schmalzler lut de l'enthousiasme et de l'ardeur dans les yeux bruns de la jeune fille. Un léger sourire illumina fugitivement son visage. La gouvernante réprimait soigneusement sa propre sensibilité, une faiblesse dont, à soixante ans, elle ne parvenait pas encore à se défaire entièrement. Rien ne nuisait plus à la paix de l'esprit nécessaire au travail que de pareils élans.

— Il vaut mieux que tu laisses le dessin à mademoiselle. Tu as encore beaucoup à apprendre dans cette maison, Marie. Surtout en cuisine, où l'on prépare des plats raffinés, mais aussi dans d'autres domaines, notamment les relations avec les maîtres. C'est une grande maison où l'on donne souvent des dîners, des soirées et, une fois par an, un bal. Dans toutes ces occasions, nous suivons des règles bien établies.

Une lueur d'intérêt éclaira enfin le visage de la jeune fille. Malgré son intelligence, elle paraissait vraiment naïve et rêveuse. Elle lisait probablement des romans à deux sous et devait avoir la tête farcie d'idées romanesques sur l'amour.

— Vous voulez dire, un vrai bal ? Avec des danses, de la musique et toutes ces robes merveilleuses ?

— C'est exactement ce que je veux dire, Marie, mais tu n'en verras pas grand-chose car ta place est en cuisine, à l'étage inférieur.

— Mais... mais quand on servira le dîner...

— Dans les grandes occasions, ce sont des valets qui font le service. Cela fait partie des choses que tu dois apprendre. Bien, maintenant réglons les questions pratiques. Je t'engage d'abord pour un trimestre, à vingt-cinq marks par mois. Ce salaire te sera versé en deux fois : dix marks à la fin du premier mois, le reste deux mois plus tard. Si tu fais tes preuves, bien sûr.

Elle marqua une pause pour juger de l'effet de ses paroles. Marie parut indifférente. Elle n'était visiblement pas cupide. C'était un atout : une fille de cuisine ne pouvait rêver meilleur salaire.

— Nous te donnerons deux robes simples et trois tabliers. Tu devras les porter chaque jour et veiller à ce qu'ils soient toujours propres et présentables. Tu attacheras tes cheveux sous un fichu et tu devras te laver les mains régulièrement. Tu as sans doute des chaussures et des chaussettes de rechange. Et ton linge ? Montre-le-moi donc.

Quand la jeune fille défit son balluchon, M^{lle} Schmalzler constata qu'à cet égard aussi la jeune fille était mal lotie. Où passait donc l'argent collecté pour l'orphelinat les jours de fête ? Le balluchon contenait deux chemises élimées, une culotte, un jupon de laine plein de trous, plusieurs paires de chaussettes abondamment reprises, mais pas de chaussures de rechange.

— Nous y pourrions si tu fais tes preuves. Noël est tout proche, conclut la gouvernante.

Les jours de fête, les employés recevaient des cadeaux, généralement du tissu pour confectionner des vêtements, du cuir pour des chaussures ou des chaussettes en coton. Aux plus haut placés dans la hiérarchie, on offrait de petits souvenirs de famille tels que des montres ou des tableaux. Il faudrait dépenser un peu plus pour la petite si elle le méritait : elle aurait besoin d'un manteau et d'un bonnet pour l'hiver. La colère de la gouvernante contre l'orphelinat se réveilla. La jeune fille n'avait même pas de pèlerine : on s'en était complètement remis au nouvel employeur.

— Tu dormiras au troisième étage, où sont les chambres des employés. Il y a deux femmes par chambre. Tu partageras la tienne avec Maria Jordan.

Marie, qui avait commencé à refaire son balluchon, se figea.

— Avec Maria Jordan ? La femme de chambre ? Celle qui porte une broche avec une tête de jeune fille gravée dessus ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

M^{lle} Schmalzler savait que Jordan n'était pas une compagne agréable, mais cette gamine n'était pas en position d'exprimer des souhaits.

— Tu viens de faire connaissance avec elle. Maria Jordan est une personne respectée dans cette maison. Tu découvriras qu'une femme de chambre possède plus que tout autre employé la confiance de sa maîtresse et que, pour cette raison, elle occupe un rang élevé dans la domesticité.

Il lui arrivait personnellement de se sentir jalouse de Jordan, qui servait madame, mais également les deux demoiselles. Ayant elle-même été femme de chambre, M^{lle} Schmalzler connaissait mieux que quiconque l'intimité entre maîtresse et domestique que créait cette fonction.

La mince silhouette de la jeune fille se raidit et parut grandir.

— Pardonnez-moi, mais je ne veux à aucun prix dormir dans la même chambre que Maria Jordan. Je préfère encore coucher sous les combles avec les souris. Ou dans la cuisine. Ou, au pire, à l'entresol.

M^{lle} Schmalzler dut faire un effort pour garder son sang-froid. Une telle insolence était inédite. Cette misérable orpheline, affamée et pourvue de médiocres certificats osait formuler des exigences ! La gouvernante, qui avait encore pitié d'elle un instant plus tôt, fut horrifiée par son arrogance. Mais c'était justement ainsi que la décrivaient presque tous ses anciens employeurs : arrogante, insolente, têtue, paresseuse, indocile... la surnoiserie était le seul défaut qu'elle n'avait pas, mais les autres suffisaient amplement. M^{lle} Schmalzler n'aurait pas demandé mieux que de la renvoyer à l'orphelinat. C'était malheureusement impossible car, Dieu seul savait pourquoi, madame tenait à engager cette fille.

— Tu t'y feras, dit-elle sèchement. Autre chose, Marie. Tu as remarqué que M^{lle} Jordan se prénomme Maria. Tu porteras donc un autre prénom ici, afin d'éviter toute confusion entre vous deux.

Marie serra le deuxième nœud de son balluchon si fort que les jointures de ses doigts devinrent blanches.